

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

LOUISE ARBEMA.
G. DE BILLY.
Clermont-Gallerande
CORDOVA.
DEBAT-PONSAN.
DETAILLE.
FLAMENG.
FOURNERY.
GELIBERT.
H. GERPAULT.
LHERMITTE.
MAUS.
MONCHARLON.
MURATON.
HENRI PILLÉ.
ROCHEGROSSE.
M. DE SOLAR.
C. VOILEMOT.
WAGREZ.
ZWILLER.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

JEAN ALESSON.
MONAVENTURE.
PAUL BONHOMME.
HENRI DE BONNIER.
P. DE CANTAUSS.
LOUIS COLLAS.
R. COPPEE.
E. DAUDET.
LOUIS ENAULT.
HENRI FOQUIER.
H. GOURDON DE
GENOUILLAC.
ARSENÉ HOUSSEY.
JERRE MAEL.
VAN DE NIEVE.
MARCEL PRÉVOST.
CATRELLES.
DE SPARE.
E. STOUILLIG.

L'ART
ET
LA MODE
JOURNAL
DE
LA VIE MONDAINE

Sommaire du Numéro 38

Art et Chiffons, par la baronne de Spare. Dessin de M. de Solar.
Gazette héraldique, par H. Gourdon de Genouillac.
Bonheur perdu (suite), par Arm. Lapointe. Illustration de Cordova.
Le Ravisser, par Daniel Riche. Dessin de G. Rochegrosse.
Réouverture des théâtres, Dessin de M. de Solar.
Sonnet, par Emile Delaunay.
Attila, Dessin de V. Checa.
De Paris à Bayreuth, par P. de Cantelaus.
A travers les théâtres, par Edmond Stoullig.
Toilettes de saison. Dessin de Nada.
Chronique financière, par Bonconseil.

Prix du numéro : 1 franc ; avec gravure coloriée : 1 fr. 25
Un numéro tous les samedis.

On s'abonne aux bureaux de *L'Art et la Mode*, dans tous les bureaux de Poste et dans toutes les grandes librairies de l'Etranger.
Voir en haut de la dernière page, les conditions d'abonnement.

Rue Halévy, n° 8, en face l'Opéra.
Ayuntamiento de Madrid

Agrafes DE LONG



VOYEZ DONC
CE RESSORT!

C'est ce qui distingue l'agrafe De Long, la meilleure du monde.

Quand elle est agrafée, elle reste fermée. Peut se dégrafer aisément, si vous le voulez, mais ne s'ouvre jamais toute seule.

Demandez-la à votre mercier. Quand vous l'aurez essayée, vous n'en voudrez plus d'autre.



DEUIL
Pour avoir de suite un
DEUIL COMPLET
s'adresser

A LA RELIGIEUSE

2, rue Tronchet, Paris

ENVOI FRANCO

Maison de confiance, créée en 1859

COMPAGNIE SINGER

MACHINES à COUDRE

"SINGER"

Eviter les Contrefaçons

Maison de Vente Centrale:

PARIS-94, B^d SÉBASTOPOL-PARIS

SEINS développés, raffermis et reconstitués naturellement à tout âge sans médicaments internes par l'appareil **EXUBER** (BREVETÉ S. G. D. G.) Aucun danger pour la santé. Application facile de quelques minutes chaque jour. Demandez notice, timb. p. rep. M^{me} CHAUDOIR, 53, rue des PETITS-CHAMPS, PARIS

Mixture Broux ou Mixture Vénitienne



EAU BROUX progressive. Méd. d'Or, Exposition Paris. 20 nuances, 65 formules inoffensives pour teindre cheveux et barbe: ni argent, ni plomb, ni mercure. — Plus de tons verts ni violets. — Immense progrès. — Nuances merveilleuses. — Approbation des Célébrités médicales.

A. BROUX
chimiste

10, rue St-Florentin, Paris. Seul dépositaire pour la République Argentine et l'Uruguay: G. Moussion, 324, Suipacha, Buenos-Ayres.

SEUGNOT

28, rue du Bac, 28

Dragées et Boîtes
POUR BAPTÊME
BONBONS ET DESSERTS

Fabricant de Parfumerie anglaise

**FLUIDE
IATIF
JONES**

**LA
Juvénile**

Adoucit la peau, l'embellit et la rend souple.

Dissipe les boutons et les rides. Soulage toutes les irritations causées par les changements de climat.

Une simple application fait disparaître les gerçures des Mains et des Lèvres.

Poudre sans aucun mélange chimique pour les soins du visage. Est adhérente et invisible.

23, Boul^d des Capucines, PARIS

VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE

LIEBIG

INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

SE MEFIER DES IMITATIONS

Exiger la signature LIEBIG sur l'étiquette



Place de l'Opéra
PARIS

EAU

DENTIFRICE

DU

DR PIERRE

L'EAU DENTIFRICE du docteur PIERRE se recommande par l'excellence de sa fabrication. C'est sans contredit le plus agréable et le plus économique des dentifrices; sa réputation est et restera sans rivale.

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Possède toutes les propriétés des bains sulfureux ordinaires dits de Barrèges, mais SANS ODEUR, n'altérant ni les métaux, ni les peintures, le bain de SULFURINE présente l'avantage de pouvoir être pris chez soi et dans toute espèce de baignoires.

Il adoucit la peau et lui communique une grande blancheur en même temps qu'une souplesse extrême. — Dans toutes les Pharmacies et les principaux établissements de bains. — GROS, 11, rue de la Perle, Paris.

CHEMINS DE FER DE L'EST

ANGLETERRE, FRANCE & ITALIE

(par le St-Gothard)

Les relations entre Londres et Milan par le Saint-Gothard (Lacs des 4 Cantons, Majeur, de Lugano et de Como) sont assurées par des trains rapides et permanents pendant toute l'année, de la manière suivante:

1^{er} ITINÉRAIRE (via Calais, Laon, Reims, Chaumont, Belfort, Delle, Delémont, Bâle), route la plus courte et la plus rapide, trains et bateaux anglais de jour et trains express de jour du St-Gothard.

2^e ITINÉRAIRE (via Calais, Laon, Reims, Nancy, Epinal, Belfort, Petit-Croix, Mulhouse, Bâle), trains et bateaux anglais de nuit et trains express de nuit du St-Gothard.

Les trains, composés de voitures de 1^{re} et de 2^e classe, circulent directement entre Calais et Bâle, par les deux itinéraires. Les trains passant via Reims, Chaumont contiennent en outre un Sleeping-Car et des Coupés-Lits-Toilette.

Les trains express de nuit du St-Gothard contiennent un Sleeping-Car et les express de jour un Salon Car, qui circulent directement entre Bâle et Milan.

La durée moyenne du trajet entre Londres et Milan est de 30 heures.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Pour tous autres renseignements, consulter les affiches, les indicateurs et s'adresser aux gares.

Chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs de France et de l'Etranger.

La VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale

PRÉPARÉE AU BISMUTH

Par **CH. FAY**, Parfumeur, 9, rue de la Paix, 9, PARIS

Maux d'Estomac, Anémie, Sang pauvre
Fièvres rebelles

QUINA-LAROCHE

6 MÉDAILLES D'OR

RÉCOMPENSE 16,600 FR.

LE MÊME FERRUGINEUX (Paris, 22 et 19, rue Drouot, et Ph^{os}) LE MÊME PHOSPHATÉ

Quarante-unième Année + L'ORCHESTRE + 29, r. N.-D.-de-Nazareth

Programme spécial des Théâtres et Concerts. Deux éditions par jour, et une édition spéciale de Concerts.

L'Orchestre est, depuis 41 ans, le véritable journal officiel des Théâtres et Concerts. Il enregistre, avec une exactitude rigoureuse, tous les changements dans la composition de chaque spectacle et dans la distribution des rôles. — Un bulletin de Bourse et des Nouvelles financières complètent ce précieux Journal.

Un numéro spécimen est envoyé sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Les abonnements doivent être adressés au nom de Madame A. Saint-Amé, directrice, 29, rue Notre-Dame-de-Nazareth.

PRIX DE L'ABONNEMENT QUOTIDIEN:

Deux éditions de théâtre:
l'une à 8 heures du matin, l'autre l'après-midi
et une édition spéciale des concerts.

Un an, 40 f. — 6 mois, 21 f. — 3 mois, 11 f.
1 mois, 4 f. 50. — 15 jours, 2 f. 50. — Un numéro, 20 c.

PRIX DE L'ABONNEMENT HEBDOMADAIRE:

Le journal est envoyé tous les mardis.

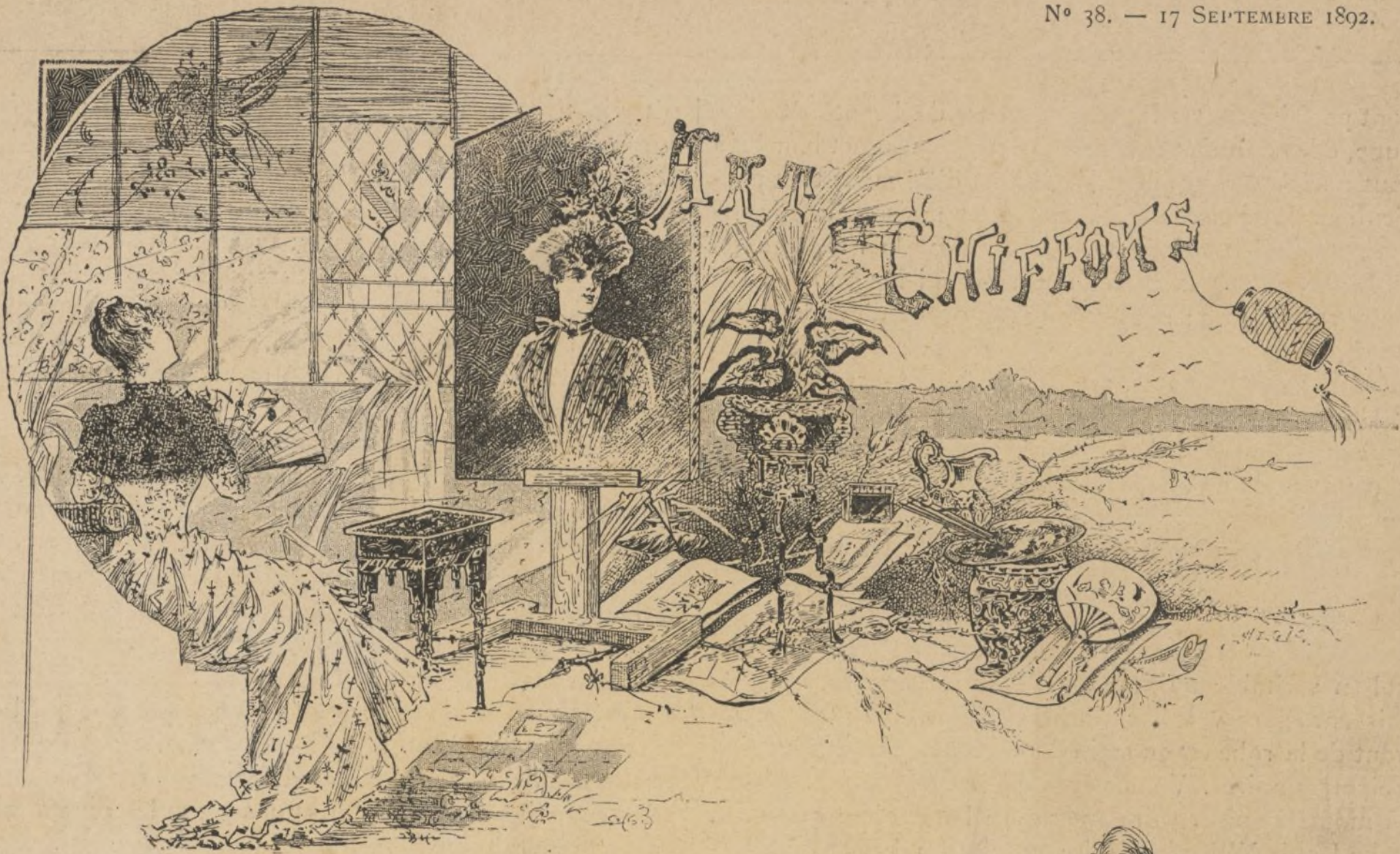
PARIS..... un an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS... un an, 9 fr. — 6 mois, 5 fr. 50

ETRANGER..... un an, 11 fr. — 6 mois, 6 fr. 50

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

La Direction ne répond pas des manuscrits non insérés.



Il y a bien eu, ces jours-ci, certaines rentrées à Paris, mais on en est reparti aussitôt, car on n'y prend guère ses assises qu'à la fin du mois, à l'exception de ceux que les vendanges d'octobre retiennent encore dans leurs terres. Septembre ramène un peu d'animation à Paris; les théâtres rouvrent leurs portes et l'on tient à assister aux débuts des jeunes lauréats du Conservatoire. Et puis, les soirées sont si longues, si mortelles, surtout dans les hôtels, qu'on préfère encore le plus petit spectacle.

On va faire toilette, la saison prochaine; en s'en occupe déjà beaucoup, et pour ne pas être accusés de plagiat, nous allons parler, avant tout autre, des modes de demain, car l'*Art et la Mode* a passé des conventions avec ses abonnées qui sont très grandes dames et qui, à ce titre, tiennent à être, les premières, renseignées sur les nouveautés de la saison.

J'ose à peine me prononcer sur le goût du jour en ce qui concerne la mode. Il se prépare, dans le camp des célèbres couturiers, une révolution, comme une insurrection: l'un veut le Directoire, l'autre le premier Empire, un troisième le 1830. Quoique cela, les modes qui vont paraître ont toutes un mérite que personne ne leur contestera, celui d'être essentiellement françaises.

Chez Honnet, 15, rue du Quatre-Septembre, j'ai vu des toilettes exquis, imaginées dans le goût le plus parisien. Des robes, mais des robes dont la description est difficile, car l'œil n'est pas encore habitué à la coupe hardie de ces toilettes. Tout est au glacé, et nous voici aux nuances *soupirs étouffés*, *regrets superflus*, *attentions marquées*, *sentiments soutenus*, *conquête assurée*, toutes couleurs dont la dénomination date de 1788. Cent ans après, nous avons le costume en satin glacé, rose et bleu, soufre et argent, paon et rose, violet et lilas pâle, enfin gris et bleu. M^{me} Honnet fait montre d'un grand style et d'un goût tout à fait idéal pour les riches robes du soir, et on les accepte telles qu'elle les fait, car, outre qu'elles



Camail en guipure blanche, noire, ou écarlate, avec entre-deux de velours noir; forme ronde; coquillé devant. Robe de mousseline brochée de fleurettes; garniture de velours noué de côté.

sont parfaitement adaptées au genre de beauté de chacune, elles donnent encore, par leur jeunesse et leur brio tout parisien, un cachet de grâce et d'élégance tout particulier. Je viens de voir, dans cette maison, une innovation que j'ai saluée avec joie : c'est la robe ras de terre; telle, par exemple, une robe mi-Empire, en velours miroir gris; jupe évasée, entourée d'une bordure de chinchilla; corsage en pointe, orné de galons d'argent, et manches bouffantes, retenues à l'avant-bras.

Une robe non moins délicieuse est en bure aubergine; jupe évasée, dont le bas est orné de cinq rangs de galons surmontés d'une fine soutache d'or et d'un léger rouleau en astrakan glacé; corsage en astrakan glacé, avec devant en brocart pointillé d'argent; manches larges, entièrement en bure.

Comme robe longue, rien de plus joli qu'une robe à traîne, en satin noir, style Anne d'Autriche, avec grand col en véritable guipure de Venise; manches à crevés laissant apercevoir le satin broché lilas clair; tout le devant de la robe est en satin lilas, recouvert d'une illusion de perles noires. Vous voyez que c'est une infraction à la mode Empire, voire même au Directoire; mais une robe Louis XIII, ainsi faite, mérite un brevet, car son auteur, tout en s'inspirant de la mode d'autrefois, en la corrigeant, a fait une œuvre tout à fait originale et qui n'a plus du passé que le nom.

Ce qu'il y a de plus superbe chez M^{me} Honnet, ce sont les manteaux, surtout les manteaux Empire, compris et exécutés de main de maître; manteaux longs, en gros niellé noir, avec ornements de velours noir; haute ceinture brodée Reine Hortense faisant ressortir la poitrine dans les plis de la mante; manches à gigot, en velours. Ou encore, manteaux en ratine de soie; dans le dos, trois plis de velours évasés, et force rubans de satin noir.

L'ampleur exagérée des manches va donner aux collets un regain d'actualité, et voici ceux que j'ai le plus admirés chez Honnet: collet de velours ombré rubis et vert foncé, coupé en fichu, et entouré d'une bande de zibeline: c'est ravissant. Collet en velours rose et vert ombré, rayé transversalement, et recouvert entièrement d'un point d'Angleterre qui se rabat en capuchon pour sortie de bal ou de théâtre. Puis un joli collet de drap

pétunia, avec manches Florentines en velours pétunia; sur les épaules ruissellent en cascades de pluie d'or, des perles et des améthystes de tous les tons; le même se fait en drap ou velours vert, avec manches en velours vert glacé, comme aussi en gris, avec velours miroir gris.

Si M^{me} Honnet fait des costumes entièrement distingués, elle ne réussit pas moins dans ses confections qui, tout en ayant le cachet du jour, gardent cependant un petit air Empire qui leur sied à merveille. Tel un manteau en cheviot vert lamé or et noir; manches en velours vert; col plat, style Empire; haute ceinture toute en tissu d'or. Tel encore un manteau aussi simple qu'élégant, en vigogne vert paon, avec chevrons noirs; un boléro en passementerie brodée enserre la taille et donne à ce manteau un cachet tout particulier qui le fait sortir de la banalité ordinaire. Quand on s'adresse à une maison de premier ordre, il faut se laisser guider par son goût. Or, les conseils de M^{me} Honnet ne se discutent pas, car ses créations sont aussi estimées en Amérique qu'elles le sont à Paris. Et nulle de vous, certes, ne se doute à quel travail de combinaisons il faut se livrer pour atténuer ce qu'il y a de sec dans un style et le transformer en une œuvre toute personnelle et toute moderne.

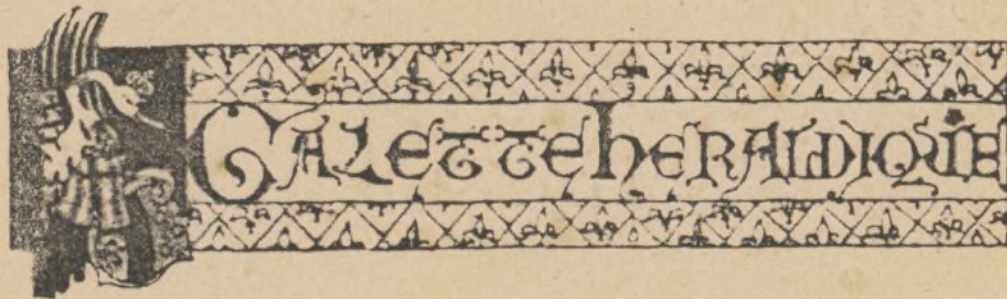
Remarquez, Mesdames, comme l'Empire est exclu de toutes ces riches toilettes. J'en dirai autant du style 1830, car ce serait une plaisanterie de vouloir imposer un genre si rococo à la Parisienne, dont la beauté, la grâce, la souplesse sont les principales séductions. Et qui de vous, chères lectrices, oserait se montrer avec une robe 1830? J'admets qu'une actrice cherche à produire son effet dans une toilette osée; j'admets encore la toute grande beauté qui ose et qui croit pouvoir tout oser, tout se permettre; mais une Parisienne distinguée, fine, intelligente, ne peut pas se laisser affubler comme les poupées de cire d'un musée quelconque.

Voyez plutôt les dioramas de Poilpot: voudriez-vous prendre comme types ces modes de 1789, de 1830, de 1845, et même de 1868? et cependant elles étaient portées par les plus grandes célébrités de ces époques! Non, croyez-moi, habillez-vous élégamment, car l'Europe entière imite, copie les modes parisiennes.

Baronne DE SPARE.



Monsieur le baron Diétrich épouse Mademoiselle Hottinguer. La famille Diétrich appartient à l'Alsace. Jean Diétrich, banquier, fut membre du Conseil des Vingt-et-Un de Strasbourg. En 1606, Philippe-Frédéric, baron Diétrich, fit enregistrer ses armoiries à l'armorial d'Alsace; célèbre minéralogiste, il fut décrété d'accusation en 1793 et acquitté par le tribunal du Doubs, mais le tribunal révolutionnaire de Paris le fit comparaître à nouveau et le condamna à mort.



Le baron Diétrich, maire de Niederbronn, était membre du Conseil général du Bas-Rhin lors de la guerre de 1870. Le futur époux est son fils. ARMES: d'azur, au soleil d'or. La famille Hottinguer est titrée baron de l'Empire. Le baron Rudolphe Hottinguer épousa N. de Bethmann dont: La future épouse.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

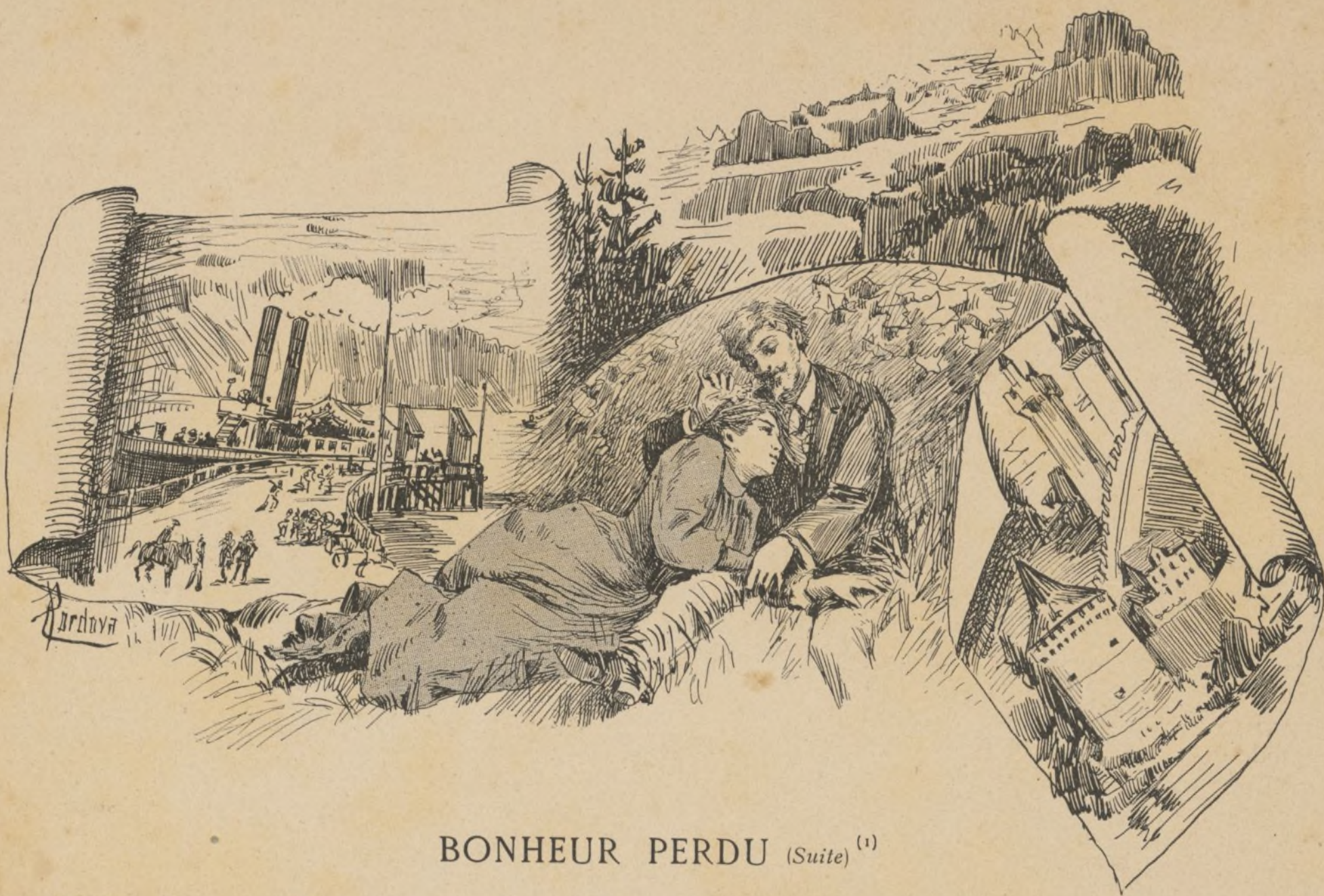


Costume en drap ou velours. Veste avec broderie perlée rehaussée d'or. Ceinture en broderie, cintrant le dos. Jupe droite terminée dans le bas par une bande de broderie. — Création de M^{me} Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

L'ART ET LA MODE. — N° 38. — XIII.

DESSIN DE MARIE DE SOLAR





BONHEUR PERDU (Suite)⁽¹⁾

— Oui ! mais pas à l'hôtel... dans une de ces jolies maisons qui bordent le rivage.

— Eh bien, allons aux renseignements.

Ils descendirent vers le lac et trouvèrent bien vite l'habitation rêvée par Jeanne : une villa avec jardin et terrasse ayant accès sur le Léman, tout parsemé à cet endroit de roches enguirlandées de fleurs aquatiques et couvertes d'une végétation active qu'on avait su y aménager.

Rien n'était charmant comme ce mélange d'eau, de verdure et de fleurs. Toutes ces roches émergeant des flots bleus ressemblaient à des corbeilles fleuries nageant sur les eaux.

Dès le lendemain, Jeanne et Léon s'y installèrent avec deux domestiques qu'ils avaient facilement trouvés dans le pays. Alors commença pour ces époux de quelques jours, — plus encore des amoureux que des époux, — dans cette solitude embaumée, sous ce ciel d'azur, une existence paradisiaque à laquelle ils s'abandonnaient sans réserve.

Léon vivait dans une sorte d'extase, le cœur plein de joie et d'orgueil. Elle était à lui seul et pour toujours, l'adorée, l'être incomparable ! Elle était la créature supérieure, faite de grâces, de beautés et de séductions exquis ; il n'y avait en elle ni une tache ni une tare : cœur, corps, intelligence, tout dans la bien-aimée était perfections idéales.

Certes, sa sincérité était complète à ces heures de fièvre et d'ivresse ! mais parlerait-il toujours ainsi, et celle qu'il estimait l'incomparable ne devait-elle pas trouver de rivales qui, aussi elles, feraient naître les mêmes fièvres, les mêmes ivresses ? L'unique amour, l'absence de toute curiosité, de toute tentation sont-ils possibles chez l'homme de vingt ans ?

Quant à Jeanne, elle jouissait de l'heure présente avec la ferme confiance que cette heure-là devait durer toute

la vie. Le passé ? Elle n'y songeait plus ! L'avenir ? Un enchantement comme le présent puisqu'il n'en était que la continuation. Mon Dieu ! que vivre était donc bon ! Se pouvait-il qu'il y eût sur terre des gens qui ne pensassent pas ainsi !

L'incomplète éducation qu'elle avait reçue d'une vieille fille pieuse, fière, rigoriste, ignorante en fait de passion, n'était point de nature à modifier ses croyances.

Donc, Jeanne et Léon menaient à Nyon une existence faite de délices et de joies sans cesse renaissantes. La femme ne pouvait se passer de son mari et le mari ne pouvait vivre une heure sans sa femme. Les rires et les baisers résonnaient à toute heure dans la villa.

Parfois ils se livraient à des excursions lointaines. Ils partaient le matin, à pied, et s'en allaient tout droit devant eux à travers la campagne, ou bien ils montaient en bateau et exploraient le lac, jetant ici et là, aux flots azurés, aux grands bois, l'hymne amoureuse qui montait de leur cœur à leurs lèvres ; leurs voix joyeuses se mêlaient aux chants des oiseaux et ceux-ci se taisaient devant les expansions de ces deux cœurs vraiment heureux. Souvent ils se perdaient dans la campagne déserte, dans les abrupts sentiers de la montagne où ils restaient de longues heures couchés dans la mousse épaisse, sous les dômes aériens des frondaisons entrelacées, baignés d'air tiède, au milieu des aromatiques senteurs qu'exhalent les bois en pleine sève et la flore champêtre, caressés par les chauds rayons du soleil ; puis, au soir, lorsque la nuit arrivait, quand la voûte céleste laissait apparaître ses étincelantes légions d'étoiles, ils rentraient chez eux, affamés, couverts de poussière, fatigués par quelque ascension ou quelque course à travers bois, mais toujours épris de la même tendresse et croyant fermement à sa perpétuité.

Parfois aussi, cachés sous les épais ombrages de la villa, dans la molle fraîcheur des eaux, ils restaient des jours,

(1) Voir les numéros des 23, 30 Juillet, 6, 13, 20, 27 Août, 3 et 10 Septembre 1892.



des semaines sans sortir, savourant la plénitude de leur bonheur et ne connaissant ni la satiété ni l'ennui. Cette existence, pour un Parisien blasé, pour une mièvre fille de la ville, eût bien vite fait naître la lassitude, un profond accablement — la haine même, peut-être — mais c'est le contraire qui existait : jamais Jeanne n'avait été plus tendre et plus avide de baisers, jamais Léon n'avait été plus aimant et plus prodigue de caresses.

Cependant l'été s'était enfui et avait fait place à la saison automnale ; M^{lle} Hélène, dans chacune de ses lettres, qui se faisaient de plus en plus pressantes, conviait les nouveaux époux au retour et pour les y déterminer leur disait :

« La vie de Paris, ne fût-ce même que pour quelques mois, ne saurait convenir à une vieille fille de province, sauvage et fière, qui parle plus volontiers le patois gallo que la langue française ; j'y serais absolument dépaysée, ridicule peut-être, gênée sans doute, gênante bien certainement. C'est pourquoi je reste à Quéral, dans l'habitation de famille où s'est écoulée toute mon existence — sans grandes joies, j'en conviens, mais aussi sans grandes douleurs, et toujours pleine de ce qui fait le charme de la vieillesse : les souvenirs ! — Revenez donc au plus vite, mes chers enfants, pour nous rendre témoins, l'abbé Masserac et moi, d'une chose qu'on affirme être bien rare ici bas : un bonheur parfait. Ce bonheur, il est un peu notre œuvre, et nous voudrions, par votre présence en Bretagne, en prendre une toute petite part. C'est une joie, une récompense que vous nous devez. Hâtez-vous donc, car, moi, je tiens à vous posséder le plus longtemps possible, et en novembre le pays Guérandais est déjà sous la pluie et n'est habitable que pour les gens qui portent des bas de laine et des sabots, ce qui ne vous conviendrait ni à l'un ni à l'autre. Puisque l'abbé et moi n'allons pas à Paris, il faut absolument que vous passiez septembre et octobre à Quéral. Après cela, nous vous rendrons votre liberté et vous pourrez partir pour Paris. »

— Cette bonne tante Hélène ! disait Jeanne d'une voix attendrie.

— Cet excellent abbé ! ajoutait Léon.

— Alors, nous allons partir ? reprenait Jeanne un peu inquiète.

— Oh ! nous avons bien le temps ! et puis notre voyage est à peine commencé. Tu ne connais encore que ce petit coin de la Suisse et rien de l'Italie ; nous nous mettrons en route dans quelques jours... quand tu voudras.

Mais la vie garçonnière et libre qu'ils menaient avait tant d'attrait pour eux qu'ils oubliaient bien vite la tante Hélène, l'abbé Masserac et les projets de départ.

Et puis les séductions de l'automne — la plus belle des saisons si elle ne précédait pas l'hiver — les retenaient aux bords du Léman. Le ciel était toujours d'un bleu desap hir que ne troublait aucun nuage ; les horizons avaient des aspects nouveaux qui enchantaient le regard ; la montagne, verte encore, prenait par places les teintes plus chaudes de l'ambre ; dans les sentiers escarpés, les bruyères blanches et roses s'épanouissaient, les chèvrefeuilles en fleurs couraient sur les buissons, et sur les rives du lac les eaux se couvraient de larges

feuilles d'un vert sombre au milieu desquelles émergeaient des bouquets de nénuphars et de boutons d'or. L'atmosphère, dans un dernier effort, s'emplissait de parfums exquis et pénétrants qui grisaient les jeunes époux et leur faisaient perdre le souvenir de cette Bretagne, un peu incolore, où les attendaient cependant des affections si chaudes et si dévouées, la tendresse inquiète de la tante Hélène et celle plus calme, mais non moins sincère, de l'ancien tuteur de Léon.

Il vint enfin un jour où il fallut se résigner au départ. On était alors au commencement d'octobre.

— Mon Dieu ! dit Jeanne dans un soupir, comme le temps passe rapidement ! Que va penser la tante Hélène ?

— Que va dire l'abbé Masserac ?

— Que nous sommes des égoïstes et des ingrats, peut-être ! Est-ce donc vrai ?

Ils se regardèrent en riant, hochant de la tête comme pour convenir de la réalité de l'accusation.

— Bah ! fit Léon, on nous pardonnera !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, il faut mériter ce pardon par un prompt départ.

— Demain !

— Oui, demain.

— Mais nous passerons par Lausanne, Vevey, Tonon et Evian.

— Ça n'est pas tout à fait le chemin de la Bretagne.

— Pour des amoureux, les plus longs chemins sont les meilleurs.

Jeanne, sur cette parole, s'était jetée au cou de son mari et, pour l'enremercier, unissait, dans un baiser plein de reconnaissance et d'amour, ses lèvres à celles de Léon.

— Je t'adore !

— Je t'aime !

C'était la chanson de tous les jours.

Le programme s'accomplissait tel qu'il avait été tracé par Léon ; cependant, à la dernière heure, au lieu de prendre la voie ferrée qui devait les ramener en France, ils gagnèrent Milan, puis Mantoue, puis Venise ; et comme ils s'étaient débarrassés de leurs gros bagages, ils longèrent la mer Adriatique jusqu'à Tarente, visitèrent Naples, cette reine superbe de la Méditerranée, où l'air est un parfum, le ciel un sourire perpétuel, où l'hiver même est la saison des fleurs, où toute voix est un chant et chaque chant une harmonie. De Naples à Rome la distance était courte ; ils la franchirent. Florence était sur leur chemin, il s'y arrêtaient ; et pour varier la monotonie des chemins de fer, ils prirent passage à Livourne sur un paquebot qui devait les conduire à Nice, ce qui leur permit de voir le golfe de Gènes.

Le 15 novembre, c'est-à-dire après une absence de cinq mois, ils rentrèrent en France et gagnèrent Paris dès le lendemain, se promettant bien, après y avoir pris un repos de quelques jours, d'aller passer une semaine au château de Quéral. Mais les incidents de toute sorte qui allaient surgir devaient ajourner indéfiniment la réalisation de ce projet, qui n'était cependant que l'accomplissement d'un devoir.

(A suivre.)

ARMAND LAPOINTE.

LE RAVISSEUR

(Vieille légende)

Là-bas, là-bas, il y a quelque mille ans, dans l'île merveilleuse aimée des divins poètes, où la température éternellement calme et douce laisse ignorer la froidure des neiges, la morsure du soleil, là-bas, là-bas, dans ce pays de rêve où les fleurs toujours épanouies parfument les courtes brises qui les épandent sur les mousses soyeuses en une pluie de pétales, vivait un peuple idéalement heureux.

Son roi était Amilcar, Amilcar le bien-aimé et le terrible, le juste et le fort, qui d'un coup de sa longue épée étendait dix hommes à ses pieds. Partout on l'honorait, et sa renommée s'étendait si loin que nul n'eût été assez fou pour s'attaquer à lui, tant sa vaillance inspirait crainte et respect.

Et ses sujets reconnaissants l'aimaient.

Les ans pesaient sur Amilcar, courbant sa haute taille, changeant en ondulations de soie argentée sa chevelure, sa longue barbe jadis si noire. Et l'extrême lassitude qui l'envahissait quand il brandissait sa lourde épée, rudement le prévenait que proche était sa fin.

Et en songeant à son royaume, à sa fille Hildegonde, l'enfant chérie de sa vieillesse, Amilcar se demandait quel homme aurait sa main de fer pour maintenir entre tous le calme et la paix, tout en étant assez beau, assez délicat pour émouvoir le cœur de la douce Hildegonde.

Ses sujets, autrefois si braves, confiants en sa renommée, se laissaient aller en une mollesse dangereuse, délaissant même comme inutiles luttes et tournois, s'occupant plus à soigner leur visage qu'à exercer leurs forces.

Aussi son esprit errant ne lui suggérerait-il aucune souvenance de jeune seigneur possédant les qualités que son orgueil de roi et son amour paternel désiraient.

Dans son palais de marbre rose dominant la mer, qui, comme un collier de saphirs, encerclait son royaume, Amilcar, lentement, s'affaiblissait.

Hildegonde, la douce Hildegonde, le visage pâle, les yeux lourds de larmes, restait en son fauteuil de longues heures, prostrée à l'idée que son père, bientôt, s'endormirait éternellement.

Le vieillard, lui, sans épouvante pressentait la mort, l'esprit seulement inquiet de disparaître sans avoir trouvé le héros digne de régner, digne de sa fille. Enfin, las de ses recherches vaines, il se décida à faire appel à tous.

Qu'importait après tout que le prétendant de la douce Hildegonde fût de naissance humble, obscure, si ses qualités l'élevaient assez haut pour mériter l'épouser?

Et à grands coups de trompettes, les hérauts d'armes annoncèrent cette nouvelle:

« Sur la grande plage de sable d'or que l'immensité bleue vient orner d'une fine dentelle d'écume, un tournoi est organisé!

« Nobles et roturiers, riches et pauvres, peuvent y prendre part et se mesurer dans le champ clos!

« A celui qui, armé de la glorieuse épée d'Amilcar, vaincra tous ses adversaires, au plus fort, au plus vaillant, appartiendront Hildegonde et le royaume!

Et l'écho répéta la nouvelle aux quatre coins de l'île.

Le tournoi finissait.

Sur un trône d'ébène, majestueux en sa grande vieillesse, Amilcar, entouré d'esclaves qui doucement l'éventaient, ayant à ses pieds Hildegonde, suave entre toutes avec ses grands yeux purs plus limpides que les flots qui luttèrent, regardait, désolé, le morne spectacle.

Les jeunes gens accourus en un fol espoir de sortir vainqueurs du combat, tombaient au bout de quelques instants, lassés, épuisés par le poids de son épée, si légère jadis en sa main.

Faudrait-il donc que dans la tombe il l'emportât, cette vaillante compagne, et que la rouille vint la ronger?...

Tout à coup, sans que les trompettes eussent sonné les trois coups d'usage, dans l'arène pénétra un chevalier inconnu. Il portait haut une belle tête blonde, et sous les rayons du soleil déclinant, son armure d'argent flamboyait.

— Qui es-tu, interrogea Amilcar, pour oser te présenter ainsi?

— Si je suis vainqueur, répondit fièrement l'étranger, tu m'appelleras *Invincible*, et de toi je réclamerai le prix de ma vaillance; si mes bras sont à ce point faibles que je me laisse battre par ces chétifs seigneurs, tu me jetteras aux animaux, s'ils n'ont point dégoût d'une chair aussi molle!

A cette méprisante apostrophe, pour châtier l'insolent deux hommes s'élancèrent. Du revers de la main il les coucha à terre et, calme, demanda:

— M'autorises-tu à combattre?

Le vieux roi pour toute réponse lui tendit sa lourde épée.

Silencieux, les poings serrés, le peuple assistait à la lutte, un éclair de joie dans les yeux quand l'étranger semblait faiblir, une crispation au cœur à chaque victoire par lui remportée, mettant tout son amour-propre à le voir vaincu.

Mais en sa main la terrible épée voltigeait, frappant d'estoc et de taille, et quoi qu'ils fissent, malgré

leur rage et leur colère, les uns après les autres tombaient terrassés.

Amilcar, debout, contemplait l'inconnu et en le voyant si ardent, si brave, une émotion le gagnait; il se retrouvait en lui au temps de sa jeunesse.

Lorsque le chevalier à l'armure d'argent eut terrassé tous ses adversaires, il s'avança jusqu'au pied du trône d'ébène:

— Sire, dit-il en s'inclinant, ai-je mérité l'honneur d'être aimé d'Hildegonde?



RÉOUVERTURE DES THÉÂTRES

Dessin de M. DE SOLAR.

Deshabillé porté par M^{lle} Mily Meyer. Grande blouse vert feuille de narcisse. Empiècements et bretelles de perles multicolores. Echarpe de gaze aurore sur la poitrine. Manches hautes, avec volant de gaze aurore. Cordelière de soie à la taille.



Toilette portée par M^{lle} Mily Meyer. Corsage, manches et jupe en lainage rouge. Empiècement, col, ceinture, hauts poignets et biais de manches en jais faisant treillage.

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS
CENDRILLONNETTE

Costume porté par M^{lle} Lecomte. Corsage et jupe en bengaline vert d'eau. Garniture de guipure; ceinture de ruban.



Toilette portée par M^{lle} Nau. Corsage de mousseline de soie blanche. Corset et bretelles de velours jaune. Jupe en peau de soie blanche.

THÉÂTRE DE LA PORTE S^t MARTIN
MARTYRE



Toilette portée par M^{lle} Tessandier. Blouse en drap côtelé noir. Manches, col et gilet en peluche noire; bas de jupe garni d'une bande de peluche bordée de fourrure.

Toilette portée par M^{lle} Nau. Corsage en velours bleu paon avec bretelles de perles et d'écaillé. Gilet en linon jaune. Manches de satin jaune avec poignets de velours. Jupe en pékin jaune et bleu.



M^{lle} de Mongey. Sortie de bal en soie rose recouverte de tulle rose brodé. Cordon de roses roses tombant en boa jusqu'aux pieds. Coiffure et collerette de dentelle blanche.



Toilette portée par M^{lle} de Mongey. Corsage et jupe en foulard turquoise broché de roses en soie or. Manches en guipure bise. Le corsage est décolleté et encadré de plumes ciel. Bouillonnés de linon ciel terminant la jupe.

FOLIES-BERGÈRES.



ORSOVA

Robe d'intérieur portée par M^{lle} Tessandier. Polonoise de peluche chaudron, ouverte sur un devant de tulle chaudron brodé de velours et pointillé de jais, sur transparent rose. Garniture de jais sur la polonoise.

M^{lle} de Solar



Costume porté par M^{lle} Lecomte. Veste sans manches en drap beige. Corsage forme blouse, en soie écossaise; jupe droite et collante.



Amilcar le regarda complaisamment, puis se redressant, il lança à la foule attentive :

— Je ne sais ni le nom, ni les titres du vainqueur, mais en récompense de sa hardiesse et de sa force, je lui donne ma fille.

Et, se baissant jusqu'à lui, heureux, le vieux roi donna l'accolade au héros du tournoi.

Le palais embrasé de lumières éblouissait comme une torche. De saccadées et nerveuses mélodies emportaient les couples en des danses grisantes et, des jardins, montaient les clameurs du peuple convié à ces fêtes d'hyménée.

Sous le ciel d'un bleu très fin, tout pailleté d'étoiles, accoudés au large balcon dominant la mer dont les vagues se brisaient avec bruit sur les rocs, les fiancés échangeaient de tendres propos.

— Chère adorée, soupirait le chevalier, depuis longtemps mon cœur te cherchait.

— O toi, répondait Hildegondé, quel surnaturel t'anime pour faire bruir au plus profond de moi-même une ineffable chanson?... O toi que j'aime sans te connaître, qui es-tu ?

— Je suis, pour ton âme qui seulement s'éveille ainsi que la rose au premier rayon de soleil, l'amour plein de jeunesse et de vie. Tandis que pour moi, déjà blasé et fatigué des longs combats, tu es le charme, la poésie, tu es la délicate joie qui fait supporter vivre.

Et, la pressant sur son cœur, le chevalier continua plus bas :

— En te voyant si belle une jalousie me ronge ! Je veux t'avoir pour moi seul, que nul regard n'outrage ta splendeur... Fuyons, ma bien-aimée, fuyons ce bruit et ces lumières ! Au delà des mers j'ai un palais où rien ne viendra troubler notre bonheur. Fuyons, dans la solitude notre amour sera plus intense et nos désirs plus grands !...

Inquiète, la douce Hildegondé leva vers lui ses grands yeux purs, mais troublée, dominée par la passion qu'elle inspirait, elle se laissa entraîner.

Aux pieds d'Hildegondé assise à l'arrière, l'étranger s'était dévotement agenouillé, en une muette contemplation, ne se lassant point d'admirer sa bien-aimée qui, confiante, s'abandonnait.

Une courte brise poussait la barque, et loin, loin derrière eux, s'évanouissait l'île merveilleuse à la température éternellement douce, à la flore toujours épanouie. De toutes parts l'immensité les entourait ; alors Hildegondé interrogea de sa voix mélodieuse :

— Seigneur, votre palais est-il encore éloigné ?

Se levant, le chevalier, du doigt, désigna l'horizon :

— Ne vois-tu point là-bas, mon adorée, ce château démantelé, dont les lierres et les vignes folles envahissent les murailles ?

— Je n'aperçois qu'un léger nuage...

— Là est ma solitaire demeure, nul être humain n'y pénètre jamais.

— N'aurai-je donc pas quelque dame pour me servir ?

— Pourquoi s'entourer d'indiscrets ?... ne serai-je point là, tendre aimée ?

Elle hocha sa jolie tête pâle.

— Hélas ! la suprême solitude est introuvable. Les oiseaux, les fleurs entendront nos secrets, épieront nos soupirs.

— Pour être vraiment heureux, soupira-t-il, pour être tous deux certains que l'autre ne sera jamais rassasié du breuvage d'amour, il faut nous endormir au fond de l'impénétrable qui nous pousse. Sur quelque couche de corail rose, ma douce amie, nous reposerons nos corps enlacés qui, doucement bercés par les remous, s'étreindront sans lassitude... Dis, veux-tu nous lier ainsi pour l'infini ?

Et il l'étreignait à pleins bras, la couvrait de caresses. Grisée par ses baisers, endormie par l'éclat de ses yeux, l'innocente enfant acquiesça sans comprendre.

La serrant plus étroitement contre lui, du pied, doucement, l'inconnu pencha la barque, et la mer s'entr'ouvrit pour recevoir les insensés d'amour ; d'une lame rude elle anéantit le frêle esquif afin que rien ne pût témoigner de leur passage. Sur leurs têtes simplement une ride se forma, frisson voluptueux de la grande bleue.

En pleine fête nuptiale, pendant qu'Amilcar buvait l'hydromel avec ses seigneurs, on vint le prévenir que les jeunes époux avaient disparu. Un garçonnnet s'amusant sur la mer phosphorescente à faire des ricochets de feu, les avait vus s'embarquer.

Une secrète appréhension saisit Amilcar. Que voulait dire cette fuite mystérieuse ? Qu'était après tout cet étranger, où emmenait-il sa fille, son Hildegondé ?... Un froid le saisit, une pâleur envahit sa face. Le brave des braves eut peur !... peur pour son enfant !

Il ordonna qu'on appareillât sur l'heure un navire de guerre afin de courir à la poursuite du ravisseur.

La nuit s'était subitement assombrie. Derrière des nuages épais la lune se cachait. Au milieu d'une mer mugissante et furieuse, le navire criant de toutes parts à chaque attaque de l'eau qui, en des élans formidables, se crevait sur sa coque, avançait péniblement.

A la proue du bâtiment, Amilcar, sans souci de l'orage, le corps penché, le cou tendu, semblait chercher à lire en ces flots déchainés le secret des fuyards.

Brusquement les vents s'apaisèrent, calmant la tempête, le ciel dégagé des nuages noirs apparut clair, et la pâle lune vint fouetter la mer d'une longue lanière lumineuse.

Une émotion plus intense étreignit le vieux roi, ses yeux s'obscurcirent, sur ses joues ridées de cuisantes larmes coulèrent et en un agenouillement, il s'affaissa implorant les dieux de lui rendre sa fille.

Et lentement, lentement, le navire passa sur les amants qui au fond des ondes s'enserraient pour l'éternité !

Comme ils l'avaient désiré, leur tombe était de corail rose et le remous les berçait voluptueusement !

Et le navire s'en fut, allant sans bruit à la recherche de l'introuvable.

Et rien ne vint avertir le vieux roi qu'il avait pleuré, qu'il avait prié sur l'éternelle demeure de son enfant.

Daniel RICHE.



SONNET

Que me servirait de te dire
Ce que tu comprendrais si bien
Si tu pleurais au lieu de rire,
Si ton cœur ressemblait au mien ?

Que me servirait de t'écrire
Un poème, exprimant combien
Je t'aime et combien je t'admire...
Lorsqu'un sonnet ne te dit rien ?

De mon cœur, que rien ne console,
Celui-ci, qui vers toi s'envole,
Aura le sort de tous mes vers.

Tu te diras : « Quelle est la femme
« Qui peut, ainsi, troubler son âme ? »
Oubliant le sonnet d'Arvers !

Emile DELAUNAY.



ATTILA. — Dessin original de V. CHECA.

DE PARIS A BAIREUTH

(Notes en courant).

Bâle. — Grand détour. Oui ! Mais un de nos compagnons de voyage (nous étions quatre) voulait éviter Strasbourg, dont on ne peut même pas prononcer le nom devant lui.

Ces choses-là, ça ne se discute pas. Ça se respecte, ou ça se blague. Nous avons respecté. Notre ami, du reste, ne nous en a pas su le moindre gré ; mais, il est convenu, n'est-ce pas, qu'en ce monde, la gratitude....

Traversé Bâle en tramway, vite, vite, pour gagner la gare badoise. Plus laide et plus déplaisante que jamais cette ville sans intérêt, à laquelle nous n'avons pas pardonné la fumisterie de la Danse des morts, dont nous avons été victimes l'an passé.

Coup d'œil au Rhin, au passage, bien majestueux, et à l'hôtel des Trois Rois, toujours à sa place, avec les balcons de la salle à manger sur le fleuve.

**

Fribourg-en-Brisgau. — D'horribles paysannes dans une sorte de costume de suissesses de carnaval, avec chapeaux de paille, nattes fauves, tailles carrées et massives, dans des corsages de velours noirs, et épouvantables bras de mandrilles, plats, jaunes, parcheminés et nus, pour la plus grande horreur de ceux qui les considèrent.

Une ascension, pour voir la ville du haut d'une colline.

Coup d'œil d'un intérêt relatif sur une accumulation de toitures.

A gauche de la cathédrale, belle ma foi, et toute rouge, un petit jour, le seul : une place avec un marché dont les vendeuses ont des foulards rouges sur la tête. Tout cela bouge et s'agite comme un champ de coquelicots secoués par le vent.

Et puis après..... ? Ah ! les larges rigoles qui font circuler dans les rues une eau claire et courante, et entretiennent une agréable fraîcheur dans cette ville dont nous avons consciencieusement fait le tour en voiture, et que nous avons été ravis de quitter.

**

Nous avons brûlé la Forêt-Noire.

A première vue, cela est fait pour surprendre, et pourtant, cela est exact. Nous l'avons brûlée, faute de temps pour l'explorer. L'ami qui s'attendait à la seule idée de la capitale alsacienne, s'était avisé d'être retenu à Paris par une affaire, et il a fallu, non seulement modifier notre itinéraire en son honneur, mais partir un jour en retard. Comme il fallait arriver à Baireuth à jour fixe et que nous étions obligés de précipiter le mouvement, nous avons du moins une excuse, et c'est pour cela qu'on nous pardonnera d'avoir été incendiaires, oh ! bien malgré nous.....

**

Baden-Baden. — Je me souviens, dans les romans d'Ivan Tourgueneff, de scènes qui se passaient dans ce séjour enchanteur et enchanté, à l'en croire.

Je rêvais d'un Eden. J'ai trouvé une ville d'eaux sans grand attrait. Et cette fameuse *Conversation* dont les illustrés allemands m'avaient donné des aperçus si favorables.... Pas un chat dans les salles, et peu de monde à la musique du soir.

Très gentils et gais, les énormes abat-jour de couleur des lampes, à chaque table des dîneurs sur la terrasse. On dirait des fleurs lumineuses, et c'est déjà comme un avant-goût des jardins de Klingsor.

Au vieux château, plus de Harpes Eoliennes.

Personne aux allées de Lichtenthal... O ! animation d'antan, où es-tu ?



Heidelberg. — Pour peu que vous soyez mélancolique, l'arrivée dans cette ville un dimanche, entre trois et quatre heures du soir, est positivement faite pour tirer les larmes.

On se console seulement lorsqu'on a mis le pied dans les ruines magiques du château, dorées comme une vision dans un rêve, par un merveilleux soleil couchant.

De la terrasse, on domine la ville qui s'étend, silencieuse, le long du Neckar... Successivement les horloges aux clochers sonnent lentement une heure longue et morose, et l'on reste en extase, sans pensée, perdu dans le charme....

**

Wurzburg. — Oh ! par exemple, sans le souvenir d'une très charmante blonde s'encadrant dans la petite fenêtre d'une vieille maison de Kurschnerhohe, sans son vague et joli sourire doux comme un rayon printanier, aucun souvenir ne me serait resté de cette ville incolore et triste, dont la résidence, assez belle, est morte et désolée comme le reste.

Que n'ai-je su l'allemand !

J'aurais certes entamé la conversation avec l'avenante Wurzburgoise.

Jamais je n'ai regretté à ce point de ne savoir parler que français !

**

Bamberg. — J'avais une prévention. Ce nom qui donne l'impression du bruit régulier d'un balancier (Bam) de pendule (Berg), ne m'inspirait rien qui vaille.

Descendus dans un excellent hôtel. Immenses chambres fort confortables et très bonne table.

La ville, vite vue. Belle et imposante cathédrale, sur la si triste place de la Résidence. C'est d'une fenêtre de ce palais que le général Berthier a exécuté sa cabriolette finale.

Songé à la vanité des grandeurs en contemplant sous leurs couronnes étincelantes, les crânes si jaunes de Henri et de Cunégonde, un Empereur et une Impératrice qui tiennent bien peu de place en ce monde à cette heure.

Jolie promenade vers la fin du jour, à Altenbourg, un fort vieux château d'où les gens de Bamberg viennent contempler leur cité. Comme sur tous les lieux un peu élevés d'Allemagne, il y a là une tour au haut de laquelle il faut monter.

La porte de celle-ci fonctionne à la façon de nos balances parisiennes où l'on se pèse pour deux sous.

On jette dix pfennigs et ça s'ouvre.

Soirée passée dans un cercle (La Concordia, je crois), où sur notre bonne mine on nous a permis de pénétrer.

Sur la terrasse d'un très vieil et bel hôtel Louis XV, d'un noble style, terrasse donnant sur le fleuve qu'elle surplombe de ses deux étages, des gens attablés boivent et mangent, oh ! combien ! en écoutant une bruyante et peu harmonieuse musique militaire dont le chef est un véritable Apollon. Après le concert, la jeunesse s'est mise à danser. Aux valse et aux polkas, a succédé une *Française*. Cela tient à la contredanse, du menuet et de la pavane, et c'est une suite de figures graves et bien réglées, non sans attrait.

Un peu tard, nous nous sommes décidés à manger comme les autres. C'a été peu aisé, car tout avait été dévoré et absorbé.

Ces germains ont des estomacs et des vessies d'une capacité réellement extraordinaire.

(A suivre.)

P. DE CANTELAUS.

A TRAVERS LES THEATRES

AUX VARIÉTÉS, *La Vie Parisienne*. — M. Fernand Samuel a eu l'excellente idée de rouvrir avec la *Vie Parisienne*, et ce nous a été une occasion d'applaudir encore une fois la musique du maître que beaucoup de gens ont longtemps affecté de traiter avec mépris. N'est-ce donc rien que d'avoir égayé toute une génération,

d'avoir fourni des mélodies aimables et faciles à tous les théâtres de genre ; des polkas, des valse et des quadrilles à tous les bals de l'univers ? Musiquette tant qu'on voudra, cette musiquette est charmante : la *Vie Parisienne* est populaire depuis vingt-six ans.

Plastron de guipure bise et velours « angélique » pouvant s'adapter à différents costumes simples

Corsage pour dîner de château, en soie « glycine », avec applications de velours noir brodé d'or et de jais sur transparent de satin blanc.

Manteau Empire, en petit drap « houblon » : empiècement, en velours brodé de jais, terminé par un volant de dentelle noire. Toutes les coutures du manteau sont brodées de jais. Dépassant de quatre dans le bas de la jupe et au col.

Corsage en taille pekinée blanc et noir, genre blouse, se portant avec une jupe de crépon noir qu'on garnit dans le bas de cinq petit volants de velours noir froncés. Rabat de velours noir au corsage.

Toilette de crâ à eau, en peau de soie « vanille » ; grande ceinture drapée formant longs pans par derrière, en même étoffe que la robe. Figaro drapé fait d'un haut volant de dentelle d'Angleterre.

TOILETTES DE SAISON. — Modèles de M^{lle} RHINN, 20, rue de Berlin.

Vingt-six ans! Et je vous prie de croire que la pièce n'a point vieilli. Elle est encore et toujours amusante, cette fantaisie signée par MM. Meilhac et Halévy — au temps où les deux auteurs ne songeaient guère à l'Académie — écrite d'un bout à l'autre dans la langue des honnêtes gens, sans un mot d'argot, semée de couplets aimables, et qui, même dépouillés du charme de la musique, sont agréables à la lecture. Ajoutons qu'il y a là de l'esprit et du plus fin. Que veut-on de plus dans une bouffonnerie?



Albert Brasseur, si habile à se faire des têtes, a joué fort heureusement, suivant les traditions paternelles, les quatre rôles du Brésilien, du bottier Frick, du major de table d'hôte et du diplomate Manchabal, où il égayera énormément — énormément — les spectateurs d'aujourd'hui. M^{lle} Méaly, sautant de l'Eldorado aux Variétés, en passant par les Menus-Plaisirs, a fait un gentil début dans le rôle de la gantière. Si elle n'a pas toute la malice et toute la verve de Jeanne Granier, la Gabrielle de 1889, elle a dit avec grâce toutes les jolies choses qu'Offenbach a mises dans le rôle, et a dû bisser la tyrolienne du second acte. M^{lle} Germaine Gallois est une belle Métella, et M^{lle} Lender, la Métella d'il y a trois ans, est une adorable Pauline. M^{lle} Laval-lière s'est adroitement tirée, presque au pied levé, du rôle de la baronne, réduit, d'ailleurs, à sa plus simple expression.

Baron est un Bobinet épique; Cooper, le plus élégant des Gardefeu, — et comme il chante joliment le couplet!... Mais le héros de cette nouvelle reprise est encore Dupuis, réellement impayable dans le rôle du baron de Gondremarck, qu'il joue en artiste absolument supérieur, dans le ton et le genre de comique exigé par la pièce : un délicieux Suédois d'opérette! Je vous en prie : allez voir Dupuis, le si divertissant La Raynette de la *Famille Pont-Biquet*, dans cette admirable « création », le pendant de celle des *Charbonniers* de Philippe Gille.

AUX NOUVEAUTÉS, *Cendrillonnette*. — Les Nouveautés ont emprunté la pièce aux Bouffes-Parisiens, où elle atteint près de cent cinquante représentations. On sait comment M. Paul Ferrer la tira de la même veine que *Joséphine vendue par ses sœurs*, en mélangeant adroitement la fable à la vie moderne, et ce petit roman féerique et capillaire amusant par sa gaîté légère, touchant parfois à l'émotion, et s'arrêtant au moment de tomber dans la sensiblerie.

MM. Gaston Serpette et Victor Roger avaient écrit sur ce livret une musique très parisienne, alerte et vive. Nous avons réentendu avec un vrai plaisir l'exquise gavotte qui sépare les deux derniers actes et le dernier terzetto : « Embrassons-nous et que ça finisse! » où vous vous rappelez le succès de Dieudonné, l'élégant baron de Pont-Saluces. C'est M. Tarride, lequel se fait

aujourd'hui apprécier comme chanteur, qui a succédé à l'adroit comédien du Vaudeville. Zizi, c'est toujours M^{lle} Mily Meyer; faut-il rappeler qu'en dépit d'un léger embonpoint, elle y est très amusante, très gaie, avec toujours je ne sais quoi d'inattendu, de piquant qui force le rire. Elle s'est même, cette fois, découvert la note sentimentale, et elle en joue très discrètement. Si sa voix ne la sert pas toujours à souhait, le geste la supplée.

Les auteurs de *Cendrillonnette* ont heureusement rajeuni leur ouvrage en substituant au nom de Vasistas celui de Rueil qui fait gagner aux courses de Longchamp les 10,000 francs de Zizi, et en remplaçant la Tour Eiffel (déjà démodée!) par l'entrevue de Cronstadt entre deux cuirassés russe et français, représentés par le beau Germain et la gentille Mily Meyer. Mais quel service la Censure — cette Censure qu'on blague volontiers — n'a-t-elle pas rendu à ces messieurs, en les obligeant à écrire un duo autre qu'une julienne de la *Marseillaise* et de l'*Hymne russe* déjà tant exploitée par les revues — et d'assez mauvais goût, on en conviendra, dans une opérette légère!

A LA PORTE SAINT-MARTIN, *Martyre*. — Il est dit que les directeurs ne nous offriront que des reprises... *Martyre* est le triomphe du drame « vieux jeu », dont les ficelles grosses comme des câbles, ne sont, paraît-il, pas près d'être usées, et dont les situations, toujours les mêmes depuis cinquante ans, produisent encore leur effet irrésistible sur la masse du public.

M^{me} Marie Laurent et M. Lacressonnière ont gardé les rôles qu'ils créèrent il y a six ans. Parmi les autres principaux interprètes du drame de MM. d'Ennery et Tarbé, M^{me} Tessandier et Leconte, MM. Dailly, Romain et Gravier, nous ont paru très dignes de recueillir l'héritage de leurs devanciers, qui, dans l'esprit de quelques-uns, avaient laissé des souvenirs ineffaçables.

Edmond STOULLIG.

Le Casino de Paris a fait mercredi soir une très brillante réouverture. On a fort applaudi l'*Heureuse Rencontre*, le très charmant ballet pantomime de nos confrères Roger Milès et Charles Ackar, sur lequel Louis Ganne a écrit une exquise partitionnette. M^{lle} Isabeau Dorian (Florise) a mimé et chanté avec beaucoup de goût un « fabliau » dans le style ancien.

Le fils du colonel Cody et ses enfants, ont obtenu également un prodigieux succès, par leurs exercices d'une adresse et d'une audace invraisemblables.

En résumé, excellente soirée qui fait présager au Casino la même vogue que l'année dernière.

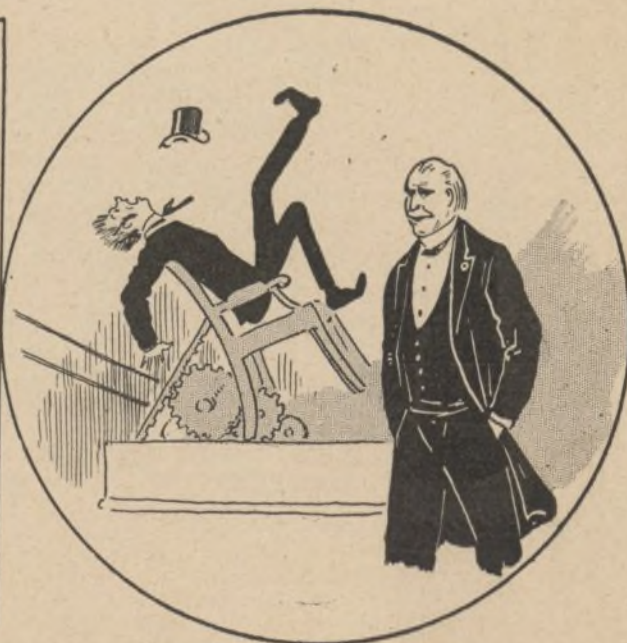
Les Drôleries de la Semaine, par MAURICE MARAIS.



— Comment, M^{onsieur}, la Poste ne fait rien pour améliorer son service, dites-vous? Et les cartes postales, M^{onsieur}, qui étaient couleur chamois et qui incessamment vont devenir bleu verdâtre!!!



— Tu es de Pétersbourg, toi?
— Non, je suis de la rue du Temple, mais papa m'habille comme ça pour flatter le Tzar!
— Tiens, c'est comme moi qui suis Russe et papa m'a acheté un costume de matelot français pour faire plaisir à M. Carnot.



Nouvelle découverte :
L'ataxie étant une maladie à mouvements incohérents, un habile spécialiste vient d'en inaugurer le traitement par des mouvements encore plus incohérents. Le triomphe de l'homéopathie, quoi!